

T 330 B, 23

La Ramée et son sac

La Ramée avait fait plusieurs congés, se lasse, veut s'en aller, s'en va avec un peu d'argent à deux ou trois lieues, calcule qu'on l'a trompé de cinq centimes : « On me trompe ! », retourne.

— [Mes] cinq centimes !

— En voilà six.

Il repart. Encore trompé, il revient encore. Enfin, il part, achète un pain et se met au bord d'une fontaine. Arrive le Bon Dieu :

— Bonjour, La Ramée. Vous me donnez pas un peu de pain ?

— Si

— Moi, je te donne un sac où tout ce que tu désireras sera dedans.

Il part, il voit des gâteaux à une devanture :

— Dans mon sac !

Ça y est.

Il s'égaré dans les bois : « Je vas être mangé par les bêtes », rencontre un jeune homme ayant servi avec lui, égaré comme lui :

— Faisons un truc : aveuglons un de nous, l'autre mènera l'autre. Jetons le dernier sou, pile ou face.

Laramée est aveuglé. Ils trouvaient du pain.

L'autre impatienté, le laisse dans le bois.

[De peur d'être] mangé par les bêtes, [La Ramée] grimpe sur un arbre à tâtons.

Dessous, tous les cent ans, les animaux venaient faire leur rapport au lion :

— Bonjour, seigneur, disent-ils.

— Que sais-tu, toi, loup ?

— Une fontaine qu'on cherche à Paris, on ne la trouvera pas. Trois serpents bouchent la source, il faudrait ouvrir et [donner le] canon.

— Toi, renard ?

— Celui qui saurait la vertu de cet arbre serait assez riche : la *plumure* rendrait la vue.

Ils s'en vont ensuite.

À trente mètres, [Laramée] coupe un peu d'écorce, se frotte [les yeux], voit. Il descend.

[Il y avait] une princesse ensorcelée à guérir. Il se présente (une princesse qu'on ne peut guérir).

— Avez-vous un malade ?

[Il met un] crapaud dans une marmite, [en fait du] jus.[...]

La *vlai* guérie. Beaucoup d'argent.

— Marie-[toi] avec moi.

— Non, [je] pars à Paris [pour nettoyer une] fontaine.

[.....]

Beaucoup d'argent et repart vers la princesse à [2] guérir.

— Je viens me marier.

Ça se fait.
Gendre du roi, [il devient] général.

L'autre s'était rengagé et [La Ramée] le reconnaît.

— C'est toi ! Je te fais mon ordonnance.

Il va à la guerre, [l'autre] vole sa femme.

[.....]

Il part avec son sac. Ce qu'il désirait était dedans. Arrivé à une boutique :

— Je voudrais bien voir le diable !

— Allez en enfer.

— Que le diable soit dans mon sac !

[.....]

Il va vers les maréchaux

— Combien êtes-vous ?

— Quatre.

— Pas assez.

[Il va] vers un autre :

— [...]

— Dix.

— J'y vas. Combien pour battre [mon] sac ?

— Rien.

[On le met] sur l'enclume, tape dessus.

— Oh ! [a] *breuillé* le diable.

Il ouvre la gueule, se sauve.

[.....]

Mort, [La Ramée] va à la porte du paradis ;

— Toc...

— Qui ?

— La Ramée.

— (Le paradis ou le sac ? Vous avez préféré le sac.)

— Où donc aller ?

— En enfer.

— Toc...

— Qui ?

— La Ramée.

— Fermez les portes, qu'il n'entre pas !

Les petits *diabons* curieux baillent la porte pour voir. La Ramée jette le sac dans l'enfer :

— Que je sois dedans !

Ils l'ont arrangé à leur idée ; il y est resté.

*Recueilli au Fou de Verdun*¹ [Cne de Lavault-de-Frétoy] en juillet 1887 auprès d'[Eugène Vigneron, né à Saint-Seine, c[ant]on de Fours en 1830], É.C. : né le 28/03/1825 à Saint-Seine, journalier en 1866, résidant au Fou-de-Verdun, Cne de Lavault-de-Frétoy]. *S. t. Arch. Nièvre, Ms 55/1, Cahier Planchez-Le Fou de Verdun, p. 49-50.*

¹ M. avait d'abord noté le titre de cette version dans la liste des contes sus par Claude Decourt, puis l'avait rayé (voir T 450,8 note 3.)

AM 258

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, I, n° 23, vers. E, p. 353 (« Altéré. T 330 et épisodes du T 613. »)